

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XVIII

Québec, 4 novembre 1905

No 12

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 177. — Les Quarante-Heures de la semaine, 177. — Les anciens et le purgatoire, 178. — L'église du Labrador, 180. — La très sainte Vierge d'après le Bienheureux Curé d'Ars, 182. — Une noble et pratique initiative, 184. — Les cathédrales de France, 185. — Une vocation sacerdotale à Ars, 187. — Lettre de Benjamin, 188. — Bibliographie, 190.

Calendrier

— o —

5	DIM	b	} XXI ap. Pent. et 2 nov. <i>Kyr.</i> du dim. A Vêp. mém. de l'octave.
6	Lundi	+b	
7	Mardi	+b	} De l'octave.
8	Merc.	b	
9	Jendi	b	Octave de la Toussaint.
10	Vend.	b	Dédicace de la Basilique du Sauveur, <i>abl. maj.</i>
11	Samd.	b	S. André Avellin, confesseur.
			S. Martin de Tours, évêque et confesseur.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

5 novembre, Jacques-Cartier. — 6, Saint-Charles. — 7, Charlésbourg. — 8, Portneuf. — 9, Saint-Raphaël. — 10, Sainte-Louise. — 11, Asile Saint-Michel.

Les anciens et le purgatoire

— 9 —

Le dogme du purgatoire appartient à toutes les mythologies et à toutes les traditions de l'antiquité, comme le dogme du jugement. Cette croyance universelle ne peut guère s'expliquer que par une révélation primitive dont la trace s'est conservée partout, et que la fable a revêtu, chez les païens, de ses voiles brillants sans pouvoir en altérer la substance.

Le plus pur interprète de la philosophie grecque, Platon, s'exprime ainsi dans le *Gorgias* : « Ceux qui profitent des punitions infligées par les hommes ou par les dieux sont les condamnés dont l'âme malade n'est pas indigne de guérison, et ils y arrivent, dans un autre monde comme dans le nôtre, par la souffrance et par les remords, seules expiations d'une vie criminelle ».

L'oracle le plus religieux de la poésie latine, Virgile, dans le sixième livre de l'*Enéide*, nous donne du purgatoire païen une idée plus nette encore. Il représente les âmes obligées de se purifier avant d'entrer dans les champs Elyséens : « Les unes, pour se laver de leurs souillures, flottent au milieu des airs ; les autres se plongent dans des torrents ; plusieurs passent mille et mille fois à travers les flammes. Ainsi s'effacent, par un long châtement, les souillures contractées pendant la vie mortelle ».

Platon n'avait fait que répéter les enseignements de Socrate mourant ; Virgile ne faisait que mettre en vers harmonieux les doctrines que Cicéron expose dans son traité de la *République*. Toute l'antiquité est unanime ; c'est Voltaire lui-même qui en fait la remarque.

Mais si nous remontons de ces traditions altérées à la tradition pure, le dogme du purgatoire apparaît dans toute sa vérité et dans toute sa grandeur chez les deux peuples à qui Dieu a confié le dépôt de la foi, chez le peuple juif et chez le peuple chrétien.

La Bible nous révèle, dès les premières pages, la coutume établie parmi les premiers hommes de prier pour les morts. C'est nous révéler du même coup l'existence du purgatoire, car il est évident que l'on ne prie ni pour les saints ni pour

les réprouvés. Après le soin des funérailles, les patriarches en prenaient un autre pour la mémoire de leurs pères. Ils continuaient à remplir leurs devoirs envers les morts. Ce devoir, que la Genèse appelle *officium funeris*, se distingue très clairement des obsèques. Quand les Jacob et les Joseph mouraient en Egypte, loin des tombeaux où reposaient leurs ancêtres, ils demandaient avec instance à leurs enfants rangés autour du lit funèbre de reporter leurs cendres dans la Palestine, sachant que leurs petits-neveux y offriraient pour eux des sacrifices d'expiation, espérant que ces sacrifices leur procureraient plus tôt le repos de leur âme. Cette tradition se soutient dans toute l'histoire des Juifs. A la nouvelle de la mort de Saül, les habitants de Jabès font un jeûne de sept jours, et David, ce prophète inspiré de Dieu, s'associe, non seulement à leur douleur, mais à leurs sacrifices, pour obtenir la grâce du défunt. David chante le dogme du purgatoire, en célébrant le bonheur de ces âmes qui ont passé à travers l'eau et le feu de la tribulation et que le Seigneur a enfin rafraîchies. Michée offre d'avance à son âme ce que j'appellerai avec les Pères de l'Eglise les consolations du purgatoire : « Si je suis encore dans les ténèbres, je porterai la colère du Seigneur, puisque j'ai péché contre lui ; mais il jugera enfin ma cause ; il me fera passer dans un séjour de lumière et je contemplerai sa gloire et sa justice ». Isaïe tient le même langage : « Le Seigneur lavera les souillures des enfants de Sion, il effacera ce qui les tache par les sévérités d'un juste exil et la rigueur du feu ».

Vous l'entendez : le purgatoire est un exil, mais un exil qui a son terme ; c'est un feu, mais un feu qui efface et qui purifie.

Rien n'était mieux établi chez les Juifs que la croyance du purgatoire. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas à la venger, comme il fait pour le dogme de la résurrection des morts, ni à la révéler, comme il fait pour le dogme de sa divinité même. Il se borne à la rappeler, car il en parle devant un peuple pour qui elle n'est ni nouvelle ni contestable. Ainsi, dans son sermon sur la montagne, il dit expressément, par allusion au purgatoire : « *Ayez soin de vous conformer à la loi de Dieu pendant que vous êtes en vie, de crainte qu'elle ne vous livre au juge, le juge aux bourreaux, les bourreaux à la prison d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé.* »

Quelle est cette prison de l'autre vie, sinon le purgatoire, puisqu'on ne sort ni du paradis ni de l'enfer ? L'Évangile nous a conservé une autre parole du divin Maître qui suppose et qui rappelle très clairement le même dogme : *Si quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, il pourra en obtenir le pardon ; mais s'il blasphème contre le Saint-Esprit, ce péché ne lui sera remis ni dans le siècle présent ni dans le siècle futur.* Où se fera cette rémission du siècle futur, si ce n'est en purgatoire, puisqu'il n'y a plus en enfer ni rémission ni espérance ?

Mgr BÉSSON.

L'église du Labrador

« Nous avons vu une belle église ! » entendions-nous dire par l'un de nos évêques, il y a quelque temps, après une imposante cérémonie religieuse.

Ce mot nous est revenu à l'esprit toute la journée du 28 octobre, à Chicoutimi. Ces fêtes auxquelles a donné lieu la consécration épiscopale de S. G. Mgr Blanche ont été solennelles et impressionnantes, plus même que n'ont coutume de l'être ces sortes de cérémonies, à raison sans doute des circonstances particulières dans lesquelles elles se sont déroulées.

La belle cathédrale de Chicoutimi avait été revêtue, pour l'occasion, d'un nouvel appareil de grâce et de richesse. Un goût excellent avait présidé à ces décorations délicates, sobres et somptueuses à la fois.

La musique exécutée par le chœur des écoliers du Séminaire n'était pas moins digne de la circonstance. Toute cette musique était de Pérosi. Et si la messe que l'on chanta n'a pas le brillant des compositions musicales que nous avions accoutumé d'entendre avant le *Motu proprio*, l'*Ecce Sacerdos Magnus*, du même auteur, nous a parfaitement dédommagés, tant par la beauté et la richesse de son style que par la façon excellente dont ce morceau a été rendu par le chœur.

Le sermon, prononcé par S. G. Mgr Blais, évêque de Rimouski, a satisfait les plus difficiles. Dans une langue soignée et une action pleine de dignité, Sa Grandeur a rappelé et décrit les principaux attributs de la dignité épiscopale. L'émo-

tion fut surtout portée à son comble, lorsque l'orateur, s'adressant au nouveau pontife, lui montra d'avance les soucis et les travaux qui l'attendaient dans sa carrière épiscopale, et les bénédictions et les grâces de salut que la Providence dispenserait par ses mains en faveur du troupeau qu'elle confiait à sa sollicitude.

Cette vaste cathédrale de Chicoutimi était absolument remplie d'une foule recueillie et attentive, accourue de toute la région de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean, pour assister à l'imposante cérémonie, dont la plupart des habitants de ce pays n'avait jamais été témoins.

L'office pontifical fut célébré par S. G. Mgr Bégin, archevêque de Québec, qui donna ainsi la consécration épiscopale à son nouveau suffragant. LL. GG. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, et Mgr Cloutier, évêque de Trois-Rivières, assistaient Monseigneur Blanche.

Qu'elles sont belles, touchantes et hautement significatives, les cérémonies de cette consécration épiscopale qui donne à l'élu la plénitude du sacerdoce de Jésus-Christ et fait de lui un véritable successeur des Apôtres !

Après l'office, Mgr l'évêque de Chicoutimi réunit à sa table le nombreux clergé venu de toutes les parties du diocèse et des diocèses voisins pour assister à cette grande fête, et à la fin du repas, Mgr Labrecque exprima au nouvel évêque la joie qu'il éprouvait de voir confiés à des mains si dignes les intérêts religieux de ce peuple du Labrador dont lui-même avait auparavant été chargé, et qui avait répondu avec tant de foi et de confiance aux soins dont il l'avait entouré.

Mgr Blanche répondit avec émotion à ces paroles de Monseigneur de Chicoutimi. En un langage tout de cœur et de délicatesse, Sa Grandeur exprima la reconnaissance que lui et ses frères en religion doivent aux évêques et au clergé du Canada, pour la sympathie avec laquelle ils ont accueilli leur Institut, forcé par la persécution de s'éloigner de la France.

Enfin, comme pour compléter cette fête oratoire d'un genre si relevé, Mgr l'archevêque de Québec dit la joie que lui causait la solennité de ce jour, et l'estime en laquelle il tient la Congrégation fondée par le Vén. J. Eudes. « Lorsque, voilà trois ans, ajouta Sa Grandeur, j'étais l'objet d'une réception si cor-

diale et si distinguée à ce magnifique collège de Versailles, l'un des plus beaux de France, et dont Mgr Blanche était alors le supérieur, qui aurait pensé que, si peu de temps après, je donnerais la consécration épiscopale à cet éminent religieux, devenu l'un des suffragants du siège archiepiscopal de Québec ? »

Une réception, donnée par le Séminaire de Chicoutimi au nouvel évêque, vint couronner ce beau jour. En effet, vers la fin de l'après-midi, Mgr le Vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, accompagné de NN. SS. l'archevêque et les évêques et du clergé présent à Chicoutimi, voulut bien recevoir les hommages de la communauté. Le doyen des élèves donna lecture à Sa Grandeur d'une adresse dont le fond et la forme étaient également remarquables. En réponse, Monseigneur Blanche dit quel intérêt il a toujours porté à la jeunesse étudiante, à qui d'ailleurs il a consacré les vingt-cinq plus belles années de sa carrière; il démontre à ses jeunes auditeurs qu'ils doivent bien profiter des années de préparation qui leur sont ménagées, afin d'être plus tard les hommes dont l'Eglise et le pays auront plus que jamais besoin.

S. G. Mgr Bégin, prenant la parole, félicite le Séminaire de Chicoutimi des progrès remarquables qu'il accomplit de jour en jour et dit quels bons souvenirs il a conservés de son épiscopat de Chicoutimi, et de la façon consolante dont les élèves du Séminaire avaient répondu aux encouragements qu'il se plaisait à leur donner.

En terminant ce compte rendu, nous ajouterons que, désireux de rendre hommage à son nouveau collègue du Conseil de l'Instruction publique, l'honorable M. de la Bruère, surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, avait tenu à répondre à l'invitation qui lui avait été adressée et qu'il assista à toutes les démonstrations de ce jour de fête.

La très sainte Vierge d'après le Bienheureux Curé d'Ars

— o —

Le Père se plaît à regarder le cœur immaculé de la très sainte Vierge Marie comme le chef-d'œuvre de ses mains. On aime toujours son ouvrage, surtout quand il est bien fait. Le Fils se plaît à regarder le cœur de sa divine mère comme la

source dans laquelle il a puisé le sang qui nous a rachetés. Le Saint Esprit se plaît à regarder ce cœur comme son temple. Les prophètes ont publié la gloire de Marie avant sa naissance ; ils l'ont comparée au soleil. En effet l'apparition de la très sainte Vierge peut bien se comparer au beau soleil dans un jour de brouillard. Avant sa venue, la colère de Dieu était suspendue sur nos têtes comme un sabre prêt à nous frapper. Aussitôt que Marie apparut sur la terre, sa colère fut apaisée. Elle ne savait pas qu'elle devait être la mère de Dieu, et quand elle était petite elle disait : « Quand donc verrai-je cette belle créature qui doit être la mère de Dieu ? »

On compare souvent Marie à une mère, mais elle est encore bien meilleure que la meilleure des mères, car celle-ci punit quelquefois son enfant qui lui a fait du chagrin. Parfois même elle le bat et croit bien faire. Mais la sainte Vierge ne fait pas comme cela. Elle nous traite toujours avec amour, et ne nous punit jamais. Le cœur de Marie n'est qu'amour et miséricorde : elle ne désire que nous voir heureux : il suffit seulement de se tourner vers elle pour être exaucé. Le Fils a sa justice, mais la mère n'a que son amour. Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, mais dans le cœur de Jésus réside la justice qui est un attribut de Dieu. Dans celui de Marie, il n'y a que la bonté, la miséricorde. Son Fils est prêt à punir un pécheur ; Marie s'élançe, arrête le glaive, demande grâce pour le pauvre pécheur. « *Má mère*, dit alors le divin Maître, je ne puis rien vous refuser ; si l'enfer pouvait se repentir, vous lui obtiendriez sa grâce. » Marie se tient toujours entre son fils et nous. Plus nous sommes pécheurs, plus elle a de tendresse et de compassion pour nous. L'enfant qui a coûté le plus de larmes à sa mère est le plus cher à son cœur ; une mère ne court-elle pas toujours au plus faible, au plus exposé ? Un médecin dans un hôpital n'a-t-il pas plus d'attention pour le plus malade ? Le cœur de Marie est si tendre pour nous que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien !

La dévotion à la sainte Vierge est moelleuse, douce et nourrissante. Tous les saints du ciel ont une grande dévotion pour elle, car aucune grâce ne descend du ciel sans passer par ses mains. On n'entre pas dans une grande maison sans parler au

porteur. Eh bien ! la bonne sainte Vierge est la véritable portière du Ciel. Quand on ose offrir quelque chose à un grand personnage, on fait présenter cet objet par la personne qu'il préfère, afin que cet hommage lui soit plus agréable. Aussi nos pauvres prières, présentées par Marie, ont un tout autre mérite, parce qu'elle est la seule créature qui n'ait jamais offensé Dieu. Il n'y a que Marie qui ait accompli le premier commandement : Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. Elle l'a accompli dans son entier.

Tout ce que le Fils demande au Père lui est accordé. Tout ce que la mère demande au Fils lui est accordé pareillement.

Lorsque nos mains ont touché des aromates elles embaument tout ce qu'elles touchent : faisons passer toutes nos prières par les mains de la sainte Vierge, elle les embaumera. Je pense qu'à la fin du monde la sainte Vierge sera bien tranquille, mais tant que ce monde durera, on la tire, on l'appelle au secours de tous côtés... ! Marie est la mère d'une très-nombreuse famille, elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre de ses enfants.

Une noble et pratique initiative

Nous lisons dans l'*Osservatore Romano* du 1er septembre, sous le titre : « Les Missionnaires du Sacré-Cœur au Saint-Père » les lignes suivantes :

« Nous annonçons, il y a quelques jours, le Chapitre général tenu à Louvain par les Missionnaires du Sacré-Cœur à l'effet d'élire un nouveau Supérieur Général. Or nous apprenons avec plaisir que dans ce Chapitre furent prises à l'unanimité et par acclamation les décisions suivantes :

1° Tout prêtre de la Congrégation célébrera une messe par mois à l'intention du Supérieur Général qui en réservera l'honneur pour le Souverain Pontife.

2° Les étudiants qui ne sont pas encore prêtres, les frères laïques, les novices et les enfants des écoles apostoliques s'entendront pour s'imposer quelque privation, de diverses manières suivant les pays, pour pouvoir, eux aussi, offrir leur obole au Saint-Père.

3° Un jour de chaque mois qui sera fixé dans chaque maison de la Congrégation, toutes les communions, prières et bonnes œuvres, seront offertes à Dieu aux intentions du Souverain Pontife.

4° Les Missionnaires du Sacré-Cœur prennent l'engagement de promouvoir des conventions du même genre parmi les religieuses confiées à leur soin, ainsi que dans les couvents et collèges où ils exercent le saint ministère. »

En nous faisant l'écho de ces délibérations, nous avons cru devoir les désigner par le titre de : *Noble et pratique initiative* : noble, parce qu'il est certainement digne d'éloge l'élan magnanime de ces pieux religieux qui, éprouvés de mille manières et affligés de pertes énormes par les massacres survenus dans leurs lointaines missions, par les dégâts immenses causés dans un récent cyclone, par les persécutions incessantes dont ils sont poursuivis, et pressés par les graves, les urgentes nécessités que leur imposent les nouvelles fondations, n'oublient pas cependant le Père commun, le Pasteur suprême de l'Eglise et cherchent à le secourir, comme ils le peuvent, dans son auguste pauvreté ; *pratique*, souverainement pratique, car sans aucun doute, un tribut bien organisé et continu, si léger qu'il soit, peut devenir immensément efficace et utile au Saint-Siège, dans les conditions où il se trouve.

En applaudissant à la belle initiative de ces pieux religieux déjà si méritants de l'Eglise et de la civilisation, nous faisons des vœux pour que, avec l'admiration qu'elle mérite, elle trouve partout, comme elle l'a déjà fait en certains endroits, de nombreux et dévoués imitateurs. »

Les cathédrales de France

Pour retrouver l'époque où la France a vu construire ses plus belles cathédrales, il faut remonter bien des siècles en arrière. Toutes les grandes cathédrales de ce pays ont surgi du sol en un laps de temps qui ne dépasse pas un siècle et que même, à part quelques rares et nobles exceptions, on peut resserrer en un espace de soixante ans, de 1180 à 1240, c'est-à-dire de l'avènement de Philippe-Auguste au milieu du règne de saint Louis.

Une ardeur de bâtir, une activité sans pareille, un idéal inconnu jusqu'alors de beauté, d'élégance et de pureté, un goût parfaitement sûr dans la sciences des proportions et de l'ordonnance, une émulation jalouse de progrès, tout concourut à faire de cette époque un moment exceptionnel dans l'histoire de l'art gothique et de l'architecture française.

L'artiste, non seulement s'extasie devant la conception de ce merveilleux art gothique ; il s'étonne qu'on ait pu trouver alors tant d'ouvriers qui ne furent pas de simples manœuvres, mais, la plupart, d'habiles artistes dont le talent d'exécution nous ravit. Le chrétien d'aujourd'hui admire en silence l'acte de foi qui a poussé les foules à ce que l'on a appelé une autre croisade, la croisade de l'œuvre de Dieu, de Notre-Dame et des Saints.

Un travail plein d'érudition, publié dans les *Etudes*, tâche de rechercher à l'aide de quelles ressources ces monuments de l'art et de la foi ont été élevés. Nous lui empruntons les faits suivants :

« Des archéologues, des architectes ont donné à ce sujet des chiffres d'évaluation. Ils l'ont fait en connaissance de cause ; car des hommes comme Viollet-le-Duc et de Lassus connaissaient les édifices dont ils parlaient pour les avoir sondés de la base au faite, en avoir étudié toutes les pierres et apprécié la valeur des matériaux comme de la mise en œuvre. *M. de Lassus estime que Chartres, avec les dix mille statues ou figures qui l'habitent ou en gardent les entrées, coûterait, à rebâtir aujourd'hui, 125 millions de francs.* Viollet-le-Duc pense que Notre-Dame de Paris exigerait une somme d'environ 100 millions ; Reims et Amiens bien davantage.

» Enfin, l'on ne croit pas s'écarter beaucoup de la vérité en portant au chiffre de 6 milliards le capital jeté libéralement dans les murs des cathédrales et des abbaciales bâties dans les cent ans dont nous parlons. Ce sont des sommes énormes, et qui le paraîtront plus encore, si l'on réfléchit à la manière dont elles furent recueillies. Car la France féodale n'avait point des ressources qu'un budget régulier assure à l'Etat moderne. Ce qui alimentait le sien, c'étaient les contributions volontaires, legs et donations de toute nature comme de toute provenance : libéralités royales, princières, seigneuriales, ecclé-

siastiques et laïques ; largesses des riches, oboles des pauvres.

» Tel est le tribut qui, par des milliers de canaux ou de minces filets, a rempli le vaste réservoir. Je n'ai pas à me défendre ici de soutenir une thèse ; mais elle se soutient sans qu'il soit besoin de polémique ; elle s'établit par la seule vertu des faits. »

Une vocation sacerdotale à Ars

En 1852, un jeune garçon recevait ses premières notions de latin du vicaire de sa paroisse. Son maître le conduisit à Ars, voir le saint curé.

En ce temps un léger confessionnal était adossé au maître-autel, dans le chœur. Chaque jour, avant sa messe, le curé d'Ars y confessait pendant quelque temps. Dès le matin, avant le jour, le jeune étudiant était près du confessionnal. Déjà quelques personnes y gardaient jalousement leur place. Quand le saint curé parut, la foule des pénitents était nombreuse mais l'enfant était au premier rang.

Quand vint son tour, il s'avança : mais, prestement, une femme l'écarta et prit sa place. Plusieurs fois se répéta la manœuvre déloyale. L'enfant, comme le font d'ordinaire les faibles opprimés, se mit à pleurer. Le simple voile qui fermait le confessionnal se souleva, et le curé dit d'une voix un peu mécontente : « Laissez cet enfant approcher ; c'est son tour. » Par hasard, le frère en rabat bleu qui faisait la police de l'église n'était pas là, et le saint curé n'était guère craint. Personne ne bougea, et les deux cases du confessionnal restèrent garnies de leurs pénitents incrustés et tenaces. Alors le curé fit signe à l'enfant d'approcher ; il le fit mettre à genoux à ses pieds, appuyé sur ses genoux, et prenant ses jeunes mains tremblantes dans ses mains vénérables, il le confessa ainsi. Quand le pénitent se leva il pleurait toujours, mais de joie et sa figure était rayonnante.

L'année suivante, le jeune pèlerin retourna à Ars. Cette fois il se confessa dans la sacristie. Là, dans la matinée, après sa messe, assis dans un fauteuil de paille, au milieu même de la sacristie, le saint curé confessait les hommes. Voyant entrer l'enfant, il le reconnut aussitôt et lui sourit paternellement.

Puis voulant sans doute lui faire oublier ses larmes passées et renouveler son bonheur, il le fit placer, comme l'année précédente, à ses pieds, les mains pressées dans les siennes. Si l'enfant était heureux, inutile de le dire. Quand sa confession fut finie, levant la tête, il dit : « Mon père, je vais entrer au séminaire. — Je sais, je sais, dit le curé. Vous avez un maître très pieux. Soyez sage comme lui, afin que vous deveniez un bon prêtre. » Et il embrassa l'enfant.

Chaque année, aux vacances, le séminariste allait à Ars, accompagné de pieux et joyeux camarades, Le saint curé les connaissait bien et quand, à midi et demi, après son repas, dans sa courte promenade, il les trouvait inclinés respectueusement sur son passage, il disait en souriant : « Voilà mes séminaristes mâconnais. »

Celui que le saint curé d'Ars embrassa est devenu prêtre, en effet ; il vit toujours, et il se réjouit grandement de voir glorifier celui qui lui a donné des marques particulières de paternelle bonté. C'est lui qui a écrit ces lignes.

Un prêtre du diocèse d'Autun.

Lettre de Benjamin

Une religieuse entièrement dévouée à l'œuvre des Missions communique cette lettre d'un jeune néophyte du P. Wintz en Casamance :

Elinkine, le 10 juillet 1905.

Ma chère Sœur,

Je vous écris cette lettre pour vous demander des nouvelles de votre santé. Je vous remercie d'abord du bien que vous faites à *mon cher Père* qui nous donne tout ce qu'il reçoit. Pour moi, je suis son enfant ; je l'aime bien, mais lui m'a aimé le premier ; aussi maintenant je lui appartiens tout entier. Après le bon Dieu, c'est lui que j'aime le plus.

Je suis né chez la *Sainte Thérèse de Cabrousse*. J'ai entendu que vous vous occupez bien de mon village ; c'est pourquoi je vous aime et je vous écris pour vous le dire, ainsi que bien autre chose qui suit.

Ecoutez bien et secourez-moi . . . C'est moi le mécanicien du vapeur Saint-Joseph, qui est votre vapeur aussi, car vous avez fourni de l'argent à mon Père . . .

C'est vous qui êtes cause que je sais jouer de l'*Harmonium*, car vous en avez envoyé un petit à mon Père ; il m'a montré et maintenant c'est moi qui joue à la Grand'Messe, c'est moi qui apprends aux autres petits *Diolas* à chanter et à jouer. Je voudrais bien en avoir un plus grand, car le petit est faible, il est fatigué, tout le monde veut savoir jouer et mon Père n'est pas méchant pour chasser les enfants qui sont sages. J'espère que l'Enfant Jésus *aux beaux habits* vous donnera de l'argent pour m'envoyer un plus fort *Harmonium*.

La chapelle Sainte-Thérèse est grande vingt pas sur sept pas . . . Je vous aime parce que la patronne de mon village est votre patronne . . . Vous enverrez aussi *des images en cadre* pour suspendre au mur de l'église, avec deux anges adorateurs, des habits pour les enfants de chœur . . . et une grosse cloche !

C'est moi qui fais le catéchisme. Aussi, pour que les enfants me respectent bien, donnez-moi une grande médaille de la sainte Vierge et une chaîne ; je suspendrai cela à mon cou. Si vous le pouvez, faites-les-moi en argent, dans une petite boîte . . . Ajoutez aussi un scapulaire triple : du Mont-Carmel, de l'Immaculée Conception et de la Passion. Je ferai la sainte communion pour vous le jour de N.-D. du Mont-Carmel.

C'est pour vous remercier, au nom des enfants d'ici, que je vous écris, car je suis le plus grand, avancé dans l'instruction . . . Je veux bien devenir prêtre, mais j'ai peur, car je vois qu'il faut devenir grand savant et grand saint, et moi je suis . . . pauvre enfant de Sainte-Thérèse de Cabrousse . . . , qui suis né, il y a seize ou dix-sept ans.

Je salue toutes les Sœurs, et je reste votre petit frère noir qui vous aime bien, parce que j'aime mon Père et que vous aimez mon Père.

J'espère que vous m'aimerez aussi, moi qui suis BENJAMIN.

Vous pouvez constater, chers lecteurs, que *mon petit frère noir* n'est pas trop exigeant. Il ne demande qu'un grand *Harmonium*, des images en cadre, avec deux anges adorateurs, et des costumes d'enfant de chœur, plus une grosse cloche, et une grande médaille de la sainte Vierge avec chaînette, en argent si possible, et enfin . . . un scapulaire . . .

(Note de sa grande Sœur.)

Bibliographie

— o —

— LE CARDINAL PERRAUD. *L'homme de Dieu*, discours prononcé à Ars le 4 août 1905, 46^e anniversaire de la mort du Bienheureux Vianney. Brochure in-18. Prix : 0 fr. 25. (Librairie P. Téqui, 23, rue de Tournon, Paris-VI.)

Un discours du cardinal Perraud est toujours, on le sait, pour le Clergé et les Fidèles un avantage hautement apprécié ; mais quand la nouveauté de la circonstance se joint à la grandeur du sujet pour en souligner l'exceptionnelle valeur, le profit intellectuel et moral en est aussitôt décuplé.

C'est le cas aujourd'hui. Au 4 août dernier, une innombrable foule de fidèles, des centaines de prêtres, plus du quart des cardinaux, archevêques et évêques de France, célébraient à Ars, le 46^e anniversaire du décès de son illustre curé, et c'était le premier où il fût canoniquement permis de lui donner le titre officiel de *Bienheureux*, la sainte Eglise l'ayant récemment béatifié. Il n'y avait que la parole d'un Prince de l'Eglise qui s'harmonisât avec une telle cérémonie.

L'Homme de Dieu, tel est le caractère que le cardinal Perraud fait ressortir dans le ministère sacerdotal du saint curé de l'humble paroisse qui devint si glorieuse par lui.

Qu'est-ce qu'un saint ? se demande l'orateur. Et s'appuyant sur les définitions d'Origène, saint Ambroise, saint Cyrille, le catéchisme du Concile de Trente, il en fait toucher la démonstration dans la vie, les œuvres et la mort du Bienheureux Vianney.

S'élevant ensuite à de plus hautes considérations, le vénérable cardinal montre comment la vie des saints n'est que l'Evangile mis en œuvre, celui-ci étant la théorie, la note ; celle-là étant la pratique, le chant. Les saints d'ailleurs sont des artistes : ils exécutent. Et notre Bienheureux l'a exécuté dans sa vie et son ministère.

Plus encore : l'Evangile est le portrait de Jésus-Christ peint sous la plume des auteurs sacrés ; les saints rendent cette image vivante. Et le Bienheureux Vianney l'a reproduit dans tout son sacerdoce.

Mais de même que le travail de l'artiste arrive un jour à sa

fin, ainsi le saint curé parvint un jour au terme de sa vie, Et ici, avec quelle émotion l'éloquent cardinal raconte les derniers mois de la vie mortelle de son héros, ses cinq jours d'agonie, sa mort de prédestiné, le cortège que lui font les anges du ciel!

Nous notons encore la péroraison, d'autant plus opportune dans ses magnifiques idées, qu'elle s'adresse aux prêtres des paroisses, ceux-là même auxquels Pie X a donné le Curé d'Ars pour patron; et en livrant son discours à l'impression, le grand cardinal a voulu aussi le leur dédier.

Puisse cette faible analyse faire désirer de le lire? Ils n'y admireront pas seulement l'orateur, ils y aimeront le Bienheureux, et ils en recueilleront de graves et salutaires résolutions. Prêtres et fidèles s'empresseront donc de lire et méditer *L'Homme de Dieu*.

Ph.-G. L. B.,

Miss. apost.

— ABBÉ PLANEIX. *Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie*. Un vol. in-12. Prix: 0 fr. 50. (Librairie P. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris-VIe.)

Le nom de M. le chanoine PLANEIX, supérieur de missionnaires diocésains, est connu de tout le clergé de France, et son éloquente parole hautement appréciée. Aussi le bel ouvrage que nous annonçons va-t-il faire le bonheur de tous les prédicateurs qui ont besoin de quelques discours plus spéciaux sur la sainte Eucharistie, et de toutes les âmes de piété qui tiennent à lire des conférences doctrinales bien pensées et bien écrites.

Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie, sont, en effet, quatre discours qui répondent admirablement à leur titre. Que d'occasions où il faut traiter de l'Eucharistie! Adoration, quarante-heures, Fête-Dieu, première communion sont des jours où prêtres et fidèles veulent du nouveau. La doctrine ne change jamais, mais les mœurs sociales changent; et les intelligences ont donc besoin de considérations nouvelles.

C'est ainsi que M. le chanoine Planeix nous présente *l'Eucharistie* comme *Principe de Lumière, Principe de Zèle, Principe de Force, Principe de Vertu, Détachement et Charité*.

Principe de Lumière, dit la première conférence: l'eucharistie répond ainsi aux besoins intellectuels du temps présent,

où l'ignorance religieuse cause tant de mal aux familles et au pays.

Principe de Zèle, dit la deuxième : l'eucharistie répond au besoin d'ardeur nécessaire pour combattre l'égoïsme et l'inertie de trop de catholiques qui restent aujourd'hui par trop indifférents aux affaires de l'Eglise.

Principe de Force, continue la troisième : l'eucharistie relève la volonté de l'homme, chasse la pusillanimité, empêche le respect humain, et reconforte toujours.

Principe de Vertu, de Détachement et de Charité, conclut la quatrième : l'eucharistie s'harmonise avec le cœur de l'homme, pour le défendre contre le vice qui le dégrade, les choses trop matérielles qui le retiennent, l'égoïsme qui le paralyse.

Qu'on lise ces admirables pages ! Le style, la pensée, la doctrine, tout y est d'un attrait qui captive et grandit. La première de toutes les dévotions s'y éclaire, et la piété mieux comprise devient réellement salutaire.

Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie sont donc un livre qui répond à des besoins réels, et produira de véritables fruits ; les préoccupations de l'heure présente en imposent donc la lecture à tout chrétien désireux du progrès de la foi dans les jours que nous traversons. L'auteur et l'éditeur ne poursuivent pas d'autre but.

Ph.-G. L. B.,
Miss. apost.

Quels martyrs ont souffert pendant mille jours ? Le récit de leurs supplices nous fait frémir et nous n'éprouvons pas la moindre émotion en songeant à ceux des âmes souffrantes ?

Nous parlons d'amusement, de fortune, de bien-être, de vie facile et agréable, pendant que nos parents, nos amis et tant d'âmes se lamentent, gémissent et sont accablés de maux de toutes sortes.

La plus grande peine qu'on puisse imaginer en cette vie n'est pas si grande que la plus petite en l'autre.

(SAINT ANSELME.)